

RIVAGES/NOIR

**ALAN
PARKS**

**L'ENFANT
DE FÉVRIER**



A Glasgow, le 10 février 1973, le corps mutilé de Charlie Jackson, étoile montante du football professionnel, est retrouvé sur le toit d'un immeuble en construction. En outre, on peut lire « Bye bye » sur son torse. L'œuvre d'un dingue ? Pourquoi pas, mais la balle qui lui a traversé le crâne fait penser à une exécution. Le jeune homme devait épouser Ellen, la fille de Jake Scobie, un gros bonnet du trafic de drogue. Et le meurtre a peut-être pour mobile la jalousie, car le bras droit du caïd en pinçait pour Ellen.

Dans une Glasgow pluvieuse et plus noire que jamais, l'inspecteur Harry McCoy et son adjoint Wattie vont avoir fort à faire pour atteindre une vérité qui semble sans cesse se dérober.

Alan Parks est né en Ecosse et a fait ses études à l'université de Glasgow. Après avoir travaillé dans l'univers de la musique à Londres, où il s'est occupé de promotion artistique et de la direction d'un label, il se tourne vers l'écriture. Passionné par le roman noir et influencé par William McIlvanney, il s'est fixé pour but de dépeindre la ville de Glasgow dans les années 1970 à travers une série dont le héros est l'inspecteur Harry McCoy dont les lecteurs avaient fait la connaissance dans *Janvier noir*.

Du même auteur
chez le même éditeur

Janvier noir

ALAN PARKS

L'ENFANT DE FÉVRIER

Traduit de l'anglais (Écosse)
par Olivier Deparis

Collection fondée par François Guérif

RIVAGES/NOIR

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Jeanne Guyon et Valentin Baillehache

Titre original : *February's Son*

Couverture : © Raymond Depardon/Magnum Photos.

© Alan Parks, 2019
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2020
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-4951-7

Pour Mary Mackay Robertson

La mort n'est pas la pire chose qui puisse
arriver à l'homme.

Platon

Night time's a lonely time...

Alvin Stardust

Il s'assoit et contemple son œuvre. Il est maintenant en maillot de corps – il n'a pas ménagé sa peine. Le type gémit et tousse encore de temps en temps, le sang gargouille au fond de sa gorge. Encore un petit effort, il n'y en a plus pour longtemps. Il se relève, traite à nouveau le type de connard, lui crache dessus. L'informe de la raison de son geste au cas où elle lui aurait échappé. Pas de réaction, malgré plusieurs essais. Il lui lance un grand coup de pied à la tempe. La lune apparaît hors des nuages, illumine la scène d'une lumière froide et sans pitié.

Sortant de son fourre-tout le Polaroid acheté pour l'occasion, il l'équipe d'un flash et vise le type. Un déclic familier se fait entendre lorsqu'il presse le déclencheur, le flash crépite, puis, dans un grincement, l'appareil crache la photo, collée à son négatif. Il la glisse sous son bras. Il en prend une seconde, de plus près celle-là, la glisse sous son autre bras et attend deux minutes comme indiqué sur le paquet. Il sépare alors les photos des négatifs et jette ceux-ci au vent. Les deux feuillets cartonnés, imprimés de leur image inversée fantomatique, s'envolent par-dessus le bord du toit avant de retomber lentement le long de l'immeuble. Celui qui les trouvera ne va pas être déçu du voyage. Les photos sont encore collantes. Il

les pose sur le sol en les tenant par un coin, s'efforce de ne pas trop les regarder, se réserve ce plaisir pour plus tard.

Les gargouillis du type ont cessé, plus aucune vapeur ne s'échappe de sa bouche. C'est fini. Il tire son rasoir à manche d'ivoire de la poche de son pantalon et s'approche. Au moins, il aura attendu qu'il soit mort. Il n'a pas toujours été aussi tendre. Il sourit : s'adoucirait-il avec l'âge ? Il prononce le nom de la fille, lui dit que tout ça c'est pour son bien. Il regrette qu'elle ne soit pas là, qu'elle ne le voie pas en action. Il lève la main, le rasoir s'abat. Un jet de sang rouge foncé monte en arc de cercle au-dessus de son épaule et rejoint les flaques du toit dans un bruit de cascade.

10 février 1973

1

McCoy s'arrêta un instant. Il n'en pouvait plus. Penché en avant, les mains sur les genoux, il tenta de reprendre son souffle. Il sentait la sueur couler le long de son dos, sa chemise collait à sa peau sous son pull et son manteau. Il leva les yeux vers l'agent qui le devançait. Encore un des rugbymen de Murray. Bâti comme une armoire à glace et sans doute con comme un balai. Ils se ressemblaient tous.

– On est à quel étage, là ? lui demanda-t-il.

Cet enfoiré n'était même pas essoufflé. Il le regardait, imperturbable. Des gouttes de pluie brillaient sur son uniforme en laine.

– Au dixième, inspecteur. Encore quatre.

– Putain ! C'est une blague ? Je vais crever, moi.

Ils gravissaient un escalier temporaire. Des cordes tendues entre des poteaux d'échafaudage faisaient office de garde-corps, les marches elles-mêmes étant constituées de plaques de béton grossier qui grimpaient, grimpaient, jusqu'au sommet de l'immeuble de bureaux en construction.

– Prêt, inspecteur ?

McCoy hochâ la tête à contrecœur, et ils reprirent leur ascension. Il s'en serait peut-être mieux sorti s'il ne venait de s'envoyer deux canettes de Pale Ale et de fumer la moitié d'un joint au moment où ce gros abruti était venu le chercher.

Susan et lui riaient et dansaient comme des dingues en écoutant les Stones à la radio quand le type avait frappé à la porte, son énorme silhouette dressée derrière la vitre en verre dépoli. Ç'avait été la panique. Susan s'était dépêchée d'ouvrir les fenêtres et de brasser l'air à l'aide d'un torchon pour chasser l'odeur d'herbe pendant que McCoy retenait le type à la porte. Heureusement qu'ils avaient renoncé à se partager le buvard qu'il avait trouvé dans son portefeuille.

Ils gravirent quelques volées de marches supplémentaires, tournèrent, et le ciel nocturne apparut enfin au-dessus de leurs têtes. Un ciel gris et couvert, où la lune perçait de temps en temps au milieu des nuages et de la pluie. McCoy se reposa quelques secondes en contemplant la vue. Glasgow s'étendait devant lui, ses immeubles noirs et crasseux, ses rues mouillées. Il s'approcha du bord, mais pas trop. En guise de garde-corps, il n'y avait là-aussi que des cordes. Le dôme de la Mitchell Library était situé face à lui. Plus loin, derrière, il apercevait le clocher de l'université. Il devait donc regarder vers l'ouest. À ses pieds, coupant ce qui restait de Charing Cross, le chantier de la nouvelle autoroute formait une large rivière de boue brune entre ses parois de béton. Il entendit un bruit de pas derrière lui. Il se retourna.

L'inspecteur en chef Murray lui présenta sa main.

– Désolé de vous faire reprendre un jour plus tôt, mais Thomson est absent jusqu'à lundi et il fallait que je mette quelqu'un là-dessus au plus vite.

Pour une raison inconnue, Murray était en smoking sous sa canadienne habituelle. La totale : nœud pap, cummerbund, pantalon à galon de soie. Seul un détail gâchait un peu le chic de sa tenue : les bottes en caoutchouc noir dans lesquelles il avait rentré son pantalon.

– J'étais au dîner du Lord Provost, expliqua-t-il en remarquant l'étonnement de McCoy. Au North British Hotel. La

bouffe était infecte. Je n'ai jamais été aussi content d'être appelé pour un meurtre.

– On essaie toujours de vous convaincre de prendre ce poste au central ? demanda McCoy.

– On essaie, mais on n'est pas près d'y arriver. Et c'est pas ce genre de dîner en grande pompe qui va me faire flancher.

Il tira sa pipe éteinte de sa bouche et indiqua une direction dans l'obscurité.

– C'est là-bas que ça se passe.

Un chemin de cartons détremvés menait vers l'autre côté du toit. Une dizaine de personnes étaient déjà sur place. Des agents en tenue allaient et venaient, deux techniciens de la police scientifique apportaient la tente. Même le petit Andy, le photographe, était là, perdu dans son duffel-coat et sa grosse écharpe de laine. Au loin, McCoy entendit des sirènes ; il repéra sur la rivière les gyrophares de deux ambulances venant vers eux. Les journalistes n'allaient pas tarder à débarquer. Difficile de les tenir à l'écart d'un meurtre, en particulier celui-là. Un cadavre retrouvé sur le toit d'un immeuble en construction, à deux minutes de marche des bureaux du *Record* ? Aucune chance.

– Sacrée vue, hein ? fit Murray, le bras tendu devant lui. La cathédrale, tout ça... S'il ne pleuvait pas comme vache qui pisse, on verrait même le People's Palace.

– Magnifique, dit McCoy. Ça valait le coup de se farcir quatorze étages à pincés.

Murray secoua la tête.

– Et moi qui pensais que cette parenthèse vous aurait peut-être changé, mais non. Toujours aussi grincheux, je vois. Comment ça s'est passé, au fait ? Vous avez vu le psy ?

McCoy l'avait vu. Trois séances de deux heures à Pitt Street, dans une salle reculée et pleine de courants d'air, où il avait subi une avalanche de questions.

Qu'avez-vous ressenti quand vous l'avez poussé du toit ?

Qu'avez-vous ressenti quand vous avez vu le cadavre ?

Qu'avez-vous ressenti, vraiment ressenti, au fond de vous à ce moment-là ? Vous vous êtes senti coupable ?

Ce qu'il avait vraiment ressenti, c'était un désir impérieux de se pencher par-dessus le bureau et de coller à ce connard son poing dans la tronche, mais il savait que s'il y céda il pouvait dire adieu à son certificat, aussi était-il resté assis et avait-il regardé l'horloge en en disant le moins possible. Ce n'était qu'une fois rentré chez lui qu'il avait repensé aux derniers mots du type.

Êtes-vous toujours heureux d'être policier ? Voulez-vous vraiment continuer à exercer ce métier ?

McCoy acquiesça.

– J'ai fait mes trois rendez-vous réglementaires. J'ai mon certificat. Je suis psychologiquement apte au service.

Murray pouffa.

– Ça a dû vous coûter cher en dessous-de-table.

– Alors, qu'est-ce que j'ai raté ? demanda McCoy. Quoi de neuf du côté de...

– Mais c'est lui !

Wattie avançait vers eux. Avec son anorak, son bonnet à pompon et ses moufles en laine d'Arran, il avait plus l'air d'un petit garçon joyeux que d'un apprenti inspecteur.

Il retira une moufle et secoua la main de McCoy comme s'il actionnait une pompe à bras.

– Vous ne deviez pas reprendre demain ?

– Si, mais je n'ai pas pu attendre. Surtout quand un grand con envoyé par Murray est venu me dire de rappliquer illico.

Wattie sourit.

– Je vous ai manqué ? Parce que vous, pas du tout, je vous prie de me...

– Watson ! s'impatienta Murray. Sécurisez-moi cette scène de crime, et que ça saute ! Arrêtez de vous conduire comme un écolier, bon Dieu !

Wattie salua et repartit sous la pluie en direction des projecteurs qu'on était en train d'installer de l'autre côté du toit.

– Comment il s'en sort ? demanda McCoy en tentant de fermer le bouton du haut de son manteau – pas facile avec les doigts engourdis.

Murray secoua la tête.

– Plutôt pas mal, mais il prend tout à la légère. Il va falloir le cadrer.

– C'est quoi, le topo, alors ? Pourquoi on est venus se geler les couilles ici ?

– Vous allez bientôt le savoir. Venez.

McCoy suivit Murray sur le chemin de cartons. Trois pas derrière lui à nouveau, comme toujours. On aurait dit qu'il ne s'était jamais absenté. Les cartons commençaient déjà à se désagréger sous l'effet de la pluie et des passages répétés. Deux agents en tenue s'affairaient au coin du toit, les grands parapluies qu'ils tenaient au-dessus d'eux peinant à les abriter. Ils tentaient de connecter des blocs d'alimentation.

– Quelle merde, ce truc, grommela l'un d'eux, avant d'apercevoir Murray. Pardon, chef, on en a pour une minute.

Il poussa un grognement et finit par réussir à enfoncer une prise sur le côté du bloc.

– Ça devrait être bon, maintenant, annonça-t-il en se suçant les doigts pour y rétablir la circulation sanguine.

– Eh bien, dit Murray, qu'est-ce que vous attendez ?

L'agent hochait la tête et actionna les interrupteurs. Une vive lumière blanche frappa la surface trempée du toit. Un bras en protection devant le visage, McCoy regarda, les yeux mi-clos. Lui qui supportait mal la vue du sang, même en faible quantité, là, il était servi. Il ne put s'empêcher de reculer d'un pas. Le pourtour de son champ de vision se troubla, un vertige le prit. Il ferma les yeux, respira profondément, compta de dix à un puis rouvrit les yeux. Devant tout ce rouge, il détourna aussitôt la tête.

- Merde, Murray ! Vous auriez pu me prévenir.
- J’aurais pu, mais je m’en suis dispensé. Il faut que vous dépassiez ça, bon Dieu, je vous l’ai dit mille fois.

Contemplant le coin illuminé du toit, Murray grimaça et ajouta :

- Quoique là, j’avoue, c’est assez corsé.

On pouvait le dire. Il y avait du sang partout. Les murs en construction en étaient aspergés, il coulait d’une bâche battue par le vent. Par endroits, il avait déjà commencé à geler, des cristaux de glace rouge scintillaient dans la lumière des projecteurs. Mais globalement il restait visqueux, et s’en dégageait l’odeur familière des pennies de cuivre et des boucheries.

McCoy se couvrit la bouche de son écharpe, se convainquit que ça allait bien se passer et s’efforça de se concentrer. Il n’allait pas y couper. Impossible de s’approcher du corps sans marcher dans la vaste flaque de sang. Là aussi, on avait disposé des cartons, mais imbibés comme ils l’étaient à présent, ça ou rien c’était la même chose. Il avança un pied avec précaution, sentit le fluide en phase de coagulation coller à sa semelle. Une bâche claqua dans le vent, et il sursauta. Son rythme cardiaque revint à la normale lorsqu’il la vit se détacher et s’envoler par-dessus le bord de l’immeuble avant de disparaître dans l’obscurité.

Il respira profondément plusieurs fois, puis, entrant dans la flaque, il replia les pans de son manteau sur ses genoux et s’accroupit. Il tenta de faire abstraction du froid, de la pluie et de tout ce sang pour se concentrer sur ce qui se trouvait devant lui : un jeune homme d’une vingtaine d’années. On l’avait assis contre une pile de poteaux d’échafaudage, les jambes étendues devant lui, les bras le long du corps. Sa jambe gauche se terminait en une bouillie sanguinolente. Le pied n’y tenait plus que par quelques lambeaux de chair.

Presque tous ses vêtements avaient disparu, on ne lui avait

laissé que son caleçon. La lumière vive des projecteurs bleuisait sa peau blême. Des lettres dégoulinantes de sang étaient gravées sur son torse. Elles formaient les mots BYE BYE.

McCoy se livra à un nouveau compte à rebours, comme le lui avait recommandé le médecin, avant de lever les yeux vers le visage de l'homme. Sa raie sur le côté restait malgré tout bien dessinée, des gouttes de pluie luisaient sur ses cheveux ainsi divisés. Au-dessous, il lui manquait un œil. De l'orbite vide sortait une sorte de veine, collée sur sa joue par du sang séché. Sa mâchoire inférieure pendait mollement, apparemment brisée. Quelque chose était enfoncé dans sa bouche. McCoy comprit tout de suite de quoi il s'agissait. Il vérifia. Il ne s'était pas trompé.

Il se redressa et courut vers le bord de l'immeuble. Ses pieds glissèrent, il arriva juste à temps pour vomir. Lorsqu'il eut terminé, il cracha plusieurs fois pour tenter de se débarrasser du goût de sucs gastriques et de bière éventée, regarda sa salive tomber dans le vide en tournoyant.

Murray lui tapa sur l'épaule et lui tendit une flasque. Il en remplit sa bouche, y fit circuler le whisky brûlant avant de l'avalier. Murray le regardait en secouant la tête d'un air navré, comme s'il avait affaire à un petit nouveau. McCoy lui rendit sa flasque.

– Vous faites chier, Murray. Ça vous amuse, hein ? Vous attendez que j'arrive pour brancher les projecteurs ? La vache, on lui a même fourré sa bite dans la bouche.

– Mais bien sûr, McCoy. Toute cette scène de crime a été organisée rien que pour vous faire peur.

McCoy désigna le corps du menton.

– Comment on a su qu'il était là ?

– Un coup de fil anonyme au central, dit Murray.

– Le meurtrier, vous pensez ?

Murray acquiesça.

– Qui d’autre ? Qui d’autre pouvait savoir qu’il était en haut de cet immeuble ?

– Chef ?

Ils se retournèrent. Wattie tenait dans sa main un sac en plastique transparent.

– Un agent a trouvé ça, dit-il.

Il donna le sac à Murray.

Murray sortit sa lampe de poche, l’alluma et la dirigea vers le sac. Trois flashes usagés, l’ampoule noircie, et deux négatifs de Polaroid, le feuillet cartonné qui reste une fois la photo détachée. Il retourna le sac et ils y aperçurent une image estompée. L’image inversée du visage ravagé de la victime.

– La vache, fit McCoy. Des photos pour plus tard. C’est charmant. On y trouvera peut-être des empreintes.

Murray hochla la tête.

– Comment ça, pour plus tard ? s’enquit Wattie.

McCoy fit un geste de masturbation. Wattie grogna.

– Monsieur McCoy, heureuse de vous revoir.

C’était Phyllis Gilroy, le médecin légiste. On devinait une sorte de diadème sous sa capuche de pluie. Elle portait également un collier de perles, et une robe de mousseline rose dépassait du bas de son ciré noir.

– Vous aussi, vous étiez au North British ? demanda McCoy.

Elle confirma de la tête.

– Mme Murray était souffrante. Hector m’a gentiment proposé de l’accompagner pour la remplacer. Malheureusement, nous n’avons pas pu rester très longtemps. Nous avons dû partir avant le spectacle. Moira Anderson devait chanter. Dommage. Elle a une très belle voix, je trouve.

– Vous êtes très...

McCoy chercha le mot.

– ... apprêtée.

– C’est un compliment, je suppose.

– Vous avez jeté un coup d’œil ? demanda Murray.
– En effet.
– Et ?
– Provisoirement ? dit Gilroy, comme toujours.
– Provisoirement, soupira Murray, comme toujours.
– Blessure par balle au visage, plus particulièrement à l’œil gauche. Comme vous l’aurez remarqué, la balle a emporté presque tout l’arrière de la tête. Il y a une autre blessure par balle à la cheville gauche, qui, elle, semble post mortem. À part ça, on note des traces de coups un peu partout, égratignures, coupures... Et bien sûr, l’amputation du...

Gilroy eut une seconde d’hésitation, avant de reprendre :

– Du pénis. L’inscription sur sa poitrine semble elle aussi post mortem, mais il va falloir que je procède à des vérifications...

– Pourquoi on l’a déshabillé ? demanda McCoy.

– Ça, monsieur McCoy, c’est plus une question pour vous que pour moi, je le crains. Cependant, si je devais avancer une hypothèse, je dirais qu’on a voulu que le « bye bye » soit en évidence, que ce soit la première chose qu’on voie, mais encore une fois, ce n’est qu’une hypothèse. Maintenant, si Hector veut bien nous donner son feu vert, je vais demander aux ambulanciers de commencer à l’emballer.

Murray hochâ la tête, et elle repartit vers la scène de crime en faisant signe aux ambulanciers qu’ils pouvaient y aller.

McCoy la regarda s’éloigner, se tourna vers Murray et sourit.

– Alors comme ça, c’est Hector, maintenant ? Je ne savais pas que l’estimée Mme Gilroy et vous étiez si copains.

– C’est mon arme secrète. Elle me protège de mes supérieurs. Elle est plus intelligente, plus riche et plus snob qu’eux tous réunis. Je me planque derrière elle et je souris. Ça les dissuade de me harceler à propos du central.

McCoy souffla dans ses mains. Il était gelé, trempé jusqu'aux os par la pluie battante. Le vent glacial qui soufflait sur ce toit n'arrangeait rien.

– On connaît son identité ? Un veilleur de nuit, quelque chose comme ça ?

Murray montra un autre sac en plastique transparent contenant un portefeuille ensanglanté.

– Je ne sais pas, mais il y avait ça à côté du corps. Le meurtrier a voulu que la victime soit rapidement identifiée.

McCoy prit le sac et en retira le portefeuille en s'efforçant de ne pas trop se mettre de sang sur les doigts. Il l'ouvrit, réussit à lire le nom sur le permis de conduire.

– Non, dit-il. C'est pas vrai...

Il poussa sa fouille un peu plus loin, trouva une coupure de presse pliée. La déplia. La lut. Il n'en crut pas ses yeux.

– Merde, c'est bien lui.

Il montra le bout de papier. Gêné par l'obscurité, Murray ressortit sa lampe et illumina le titre de l'article :

DÉBUTS DE RÊVE POUR LA NOUVELLE RECRUE DU CELTIC